

À PROPOS DE DeLILLO

(publié dans *Les Inrockuptibles* n° 284 – 2001)

Cela ne se passe pas comme pour un compte rendu d'acte sexuel ou de panne de voiture : *peau, cuisse, salive, soupir ; bougie, radiateur, essence...* Car le baseball n'est pas universel. Au Japon, en République dominicaine ou à Cuba le baseball dans un roman nord-américain n'est pas un obstacle, mais le baseball ne peut pas se traduire en français. Ou disons plutôt ceci : même "traduit", le baseball ne veut rien dire – ne peut rien dire – si l'on ne comprend pas ce jeu et, en France, il est normal de ne pas le comprendre.

Pourtant, il y a toujours des Auster, des Irving et des DeLillo pour empoisonner la vie des traducteurs (et des lecteurs) français avec ces histoires de batte et de balle et de mâcheurs de chique. Et même si vos librairies sont truffées de traductions ratées de nos romans, sur ce plan-là, il ne faut pas trop en vouloir aux traducteurs.

Prenons, par exemple, le prologue d'*Outremonde*. L'effort, en ce qui concerne le baseball en tout cas, y est plutôt vaillant : *home plate* = la plaque. *Outfield* = champ extérieur. *Batboy* = préposé aux bâtons (allô ?). *Bush curve* = balle d'amateur (pas tout à fait). *Foul ball* = fausse balle (allô allô ?). *Seventh-inning stretch* = le moment de détente de la septième manche (pourquoi pas ?). *Pinch-hit...* Pas traduit – solution compréhensible puisque "c'est du grec", comme on dit chez nous.

Peu importe ; le problème n'est pas celui des mots mais du contexte et là, la tâche est insurmontable. Impossible de rendre le scénario de DeLillo, c'est à dire le fil poético-épique qui traverse l'ensemble de ces cinquante pages : le compte rendu du match historique entre les New York Giants et les Brooklyn Dodgers – *la demi-finale* (pour ainsi traduire) du baseball américain en 1951. Chaque évocation et chaque réplique est arrimée au déroulement de cette après-midi légendaire. Si l'on ne comprend pas le match en cours, ce prologue majestueux tient-il le coup ? Oui, peut-être, mais sans sa majesté.

Je l'avais lu en 1992 alors qu'il était publié comme une longue nouvelle – *Pafco at the Wall*. De DeLillo, je ne connaissais que *Bruit de fond* et je l'avais assez vite oublié. Par contre cette *novella* m'avait laissé des traces indélébiles. Car elle est parfaite.

Parfaite, oui, mais elle est faite de baseball et le baseball est compliqué. Voici le paradoxe et (pour les traducteurs et parfois les lecteurs français) le malheur : ce peuple – d'apparence simplet parce que capable d'élire, *presque*, George W. président –, possède un sport national qui, croyez-le ou non, est un summum de finesse et de complexité. Qui plus est, il est profondément tributaire de sa propre histoire ainsi que celle du pays.

“C’est ça le baseball, Cotter. On fait ce qu’ils ont fait avant nous. C’est ça la continuité qu’on poursuit (...) Un homme emmène son gosse au match et trente ans plus tard c’est de ça qu’ils parlent quand ce pauvre vieux clebs meurt à petit feu à l’hôpital.”

Je ne sais rien de Don DeLillo, en fait, sauf qu’il comprend le *longing* (un autre mot quasi intraduisible... aspiration ? profond désir teinté de tristesse ?) de ce garçon de 14 ans, de ce Cotter Martin qui sèche l’école et saute les tourniquets pour assister au match. Et je sais qu’il comprend le pouvoir et la beauté du baseball...

“Le match ne change pas la manière dont on dort, dont on se lave la figure ou dont on mange sa nourriture. Il ne change rien sauf votre vie.”